



Rojo de Benjamin Naishtat

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Quelle est la genèse de *Rojo* ?

Rojo est un projet que j'avais en tête depuis longtemps, auquel ma fascination des années 1970 n'est d'ailleurs pas étrangère. Toute personne née dans les années 1980 porte le poids de ce fardeau symbolique. De plus, dans mon cas, s'ajoute une histoire familiale de persécution et d'exil encore très présente.

Existe-t-il une continuité avec vos deux précédents longs métrages *Historia del medio* et *El Movimiento* ?

Il y a toujours une certaine continuité dans mon travail. Mon premier film utilisait des codes du film d'horreur pour traiter de la paranoïa des classes sociales en Argentine. Le second abordait aussi l'histoire du pays, avec l'idée de réviser le passé pour tenter de dénoncer les tensions actuelles. Dans le cas de *Rojo*, cela a davantage à voir avec l'intérêt historique, et la forme du film.

Quel était votre but ?

L'objectif premier n'était pas seulement de faire un film sur les années 1970, mais de refléter le style cinématographique de l'époque. Je pense aux films de réalisateurs américains pour lesquels j'ai une grande admiration, Francis Ford Coppola, Sidney Lumet ou encore John

Boorman qui pouvait faire des films de genre tout en traitant de problèmes politiques sensibles. Je voulais faire un polar sur un avocat qui se retrouve à faire disparaître un homme qu'il a rencontré par hasard.

Dans vos trois films, on perçoit votre désir d'explorer des moments charnières de l'histoire de l'Argentine, où les antagonismes étaient très forts.

L'Histoire n'est pas une photo figée à jamais. C'est un objet fluctuant, dynamique. Aujourd'hui, il est évident en Argentine que l'Histoire est vivante et prégnante dans le quotidien des gens. Il est donc important de toujours s'y intéresser, mais aussi d'en parler, c'est ce que le film tente de faire : parler de l'apathie et de la passivité des gens lorsque des choses graves arrivent et qu'ils préfèrent regarder ailleurs. Ici comme dans d'autres parties du monde, les populations semblent comme lobotomisées, sans la moindre réaction à ce qu'il se passe autour d'elles.

Vous vous attachez également à la misère humaine dans vos films. Pourquoi ?

J'ai du mal à créer des personnages vertueux. Il y en a, bien sûr, mais pour

la dramaturgie des films, je trouve les contradictions des hommes bien plus inspirantes. Le spectateur a de l'empathie, s'identifie davantage, car d'une certaine façon tout le monde a des peines ou blessures dans sa vie, personne n'y échappe. Claudio, l'avocat, interprété par Dario Grandinetti, incarne cela. Il n'est pas à proprement parler un méchant, mais c'est un homme qui saisit toute opportunité de faire du profit et s'il peut passer sous silence quelque chose, il le fera.

Comment avez-vous fait pour recréer l'ambiance très marquée des 70's ?

Ce fut un procédé fascinant combinant recherches historiques, cinématographiques et familiales. Les membres de l'équipe du film y ont aussi contribué, en particulier Pedro Sotero, notre directeur de la photographie, et Julieta Dolinsky, notre chef déco. Faire un film « d'époque » est très difficile en termes de production et de coût financier. Cependant, c'est merveilleux d'entrer sur le plateau et par là même d'entrer dans un tout autre espace-temps. C'est l'expérience qui se rapproche le plus d'un voyage dans le temps.

À la lumière de votre goût pour Friedkin, Peckinpah et Boorman, avez-vous une appétence pour la violence, qui est elle-même présente dans *Rojo* ?

En Argentine, les relations humaines sont régies par la loi du plus fort, par un rapport de domination. On le

« Derrière le polar, le film dresse le portrait d'une situation sociale et politique d'un pays où règne le silence et la complicité, aux heures sombres de son Histoire ».

perçoit à plusieurs reprises dans le film. À un moment il y a un duel entre des personnages : ils ont besoin de se tester, de se battre. Ils pensent ainsi montrer que ce sont eux qui dominent les autres. Ils en ont besoin. Cela a un rapport avec le fait d'écraser l'autre. En ce sens, cela a un petit goût de western. Ce sont de petits duels. Mais ces situations du quotidien est le reflet d'autres affrontements à plus grande échelle. Il y a une volonté à montrer le pouvoir qu'on a sur les autres.

Et pourtant même dans vos scènes les plus noires et angoissantes, il y a un côté absurde.

Je pense en effet, qu'il y a une couche du film qui tente de faire appel à un certain humour. Le film regorge de sujets très denses et je crois qu'il nous fallait une bonne dose salvatrice d'humour. Certaines lignes du script vont dans ce sens. Il y a des scènes absurdes et des conversations qui désamorcent certains moments et font disparaître toute la solennité du sujet. L'humour fonctionne ainsi. ●

Rojo vu par Clément Schneider

CINÉASTE MEMBRE DE L'ACID

Dès le début, un troublant malaise s'installe qui ne nous quittera plus, à travers une scène inaugurale absolument virtuose, drôle et terrible à la fois, qui contient et concentre tous les éléments que le film à venir va patiemment déplier, l'un après l'autre, brossant ainsi, touche par touche, le portrait d'une société au bord de l'abîme. Cet abîme, c'est la dictature qui s'est abattue sur l'Argentine en 1976, un an après l'intrigue de *Rojo* qui prend ainsi l'air d'une répétition générale de la tragédie à venir, dont l'ensemble du pays deviendra alors le théâtre.

Aussi, tout le film est-il travaillé de l'intérieur par un certain pourrissement ; l'atmosphère crépusculaire, moralement nauséabonde, apocalyptique, insinue son parfum de mort dans toutes les institutions – famille, école... – préparant le terrain de cette dictature qui attend son heure. Le talent de Benjamin Naishtat réside dans son habileté jamais démonstrative à circuler d'un personnage à l'autre, d'un lieu à l'autre, au rythme de cette contamination des âmes qui n'épargnera, au bout du compte, personne. Si le film joue avec des

archétypes – le notable provincial, le détective, l'adolescente... – il veille toujours à les décaler vers un certain inattendu qui les rend terriblement, atrocement humains, sans psychologisation ni déterminisme – et donc sans les dédouaner de leur responsabilité. Les citations formelles au cinéma et aux séries télévisées des années 1970 sont moins un clin d'œil complice au spectateur, un effet de mode ou un pastiche, qu'un biais par lequel fouiller la mémoire d'un peuple qui a organisé sa propre amnésie et l'obliger ainsi à regarder en face ce qui a eu lieu, ne pas reconduire le déni propre aux années 1970 : *Rojo* comme fable morale sur les promesses non-tenues d'une époque qui se voulait légère, libératrice, émancipatrice, et qui va au contraire se révéler un piège mortel pour tous ceux qui désiraient penser, agir et vivre librement. Enfin, la force du film réside dans sa propension à ménager de savoureux moments d'humour, un humour jamais cynique, mais bien plutôt absurde, noir ; sombre de cette obscurité propre aux périodes qu'on a dites, à raison, « obscurantistes » ; de cette obscurité propre également aux disparitions. ●

Rojo de Benjamin Naishtat

SYNOPSIS



En salles à partir
du 3 juillet 2019

Argentine, France
2018 - 1 h 39

Réalisation et scénario
Benjamin Naishtat

Avec
Dario Grandinetti
Andrea Frigerio
Alfredo Castro
Laura Grandinetti
Diego Cremonesi

Image
Pedro Sotero

Son
Fernando Ribero
Pedro Sá Earp
Simon Apostolou

Montage
Andrés Quaranta

Décors
Julieta Dolinsky

Musique
Vincent van Warmerdam

Directeur de production
Mariano Fernández

Production
Pucará Cin , Ecce Films

Distribution
www.condor-films.fr



Argentine, 1975. Claudio, avocat réputé et notable local, mène une existence confortable, acceptant de fermer les yeux sur les pratiques du régime en place. Lors d'un dîner, il est violemment pris à parti par un inconnu et l'altercation vire au drame. Claudio fait en sorte d'étouffer l'affaire, sans se douter que cette décision va l'entraîner dans une spirale sans fin.

Benjamin Naishtat



Benjamin Naishtat est né à Buenos Aires en 1986. Il a étudié à l'Université de Cinéma de San Telmo (Argentine) et au Fresnoy en France. Il a réalisé plusieurs courts métrages notamment *El Juego* (Cannes Cinéfondation 2010) et *Historia del Mal* (Rotterdam 2011). Son premier long métrage, *Historia del Miedo* a été présenté en Compétition au Festival de Berlin en 2014, puis dans plus de 30 festivals à travers le monde.

El Movimiento, son second long métrage, a été sélectionné en 2015 au Festival de Locarno en Sélection Cinéastes du présent. *Rojo* est son troisième long métrage. Il a été présenté au Festival de Toronto ainsi qu'en compétition au Festival de San Sebastian où il a remporté plusieurs prix : Meilleur Acteur pour Dario Grandinetti, Meilleur Réalisateur et Meilleure Photographie.

AFCAE
ASSOCIATION FRANÇAISE DES
CINÉMAS ART & ESSAI

Créée en 1955 par des directeurs de salles et des critiques, et soutenue par André Malraux, l'Association Française des Cinémas Art et Essai (AFCAE) fédère aujourd'hui un réseau de cinémas Art et Essai indépendants, implantés partout en France, des plus grandes villes aux zones rurales. Comptant à ses débuts 5 salles adhérentes, elle regroupe, en 2019, 1 168 établissements représentant près de 2 609 écrans. Ces cinémas démontrent, quotidiennement, par leurs choix éditoriaux en faveur des films d'auteur et par la spécificité des animations et événements proposés que la salle demeure, non seulement le lieu essentiel pour la découverte des œuvres cinématographiques, mais aussi un espace de convivialité, de partage et de réflexion.

**Ce document vous est offert
par l'Association Française
des Cinémas Art et Essai**

12 rue Vauvenargues - 75018 Paris
T 01 56 33 13 20
www.art-et-essai.org

ACID
ASSOCIATION DU
CINÉMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association qui regroupe des cinéastes engagés pour l'accès de tous à la diversité des œuvres et dans l'éducation des regards. Pour ce faire, les cinéastes de l'ACID privilégient l'action culturelle de proximité et accompagnent chaque année une trentaine de longs-métrages, dans plus de 400 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Laboratoire pour la création et la diffusion, l'ACID organise également une section du Festival de Cannes afin de mettre en lien des auteurs avec des milliers de professionnels.

Avec le concours du

CNC
centre national
du cinéma et de
l'image animée